

DE TROIS GÉOGRAPHES LIÉS À TOULOUSE ET DE LEURS GÉOGRAPHIES DE LA RUSSIE

PIERRE-YVES PÉCHOUX (*Toulouse*)

Deux géographes furent assez connus et probablement assez appréciés à Toulouse pour que des noms de rues ou de stations d'autobus ou la dédicace de bâtiments publics y célèbrent leur nom et continuent d'y perpétuer leur renommée. Ce sont Jean Brunhes et Daniel Faucher, dont l'œuvre constitue deux illustrations de la période classique de la géographie française. À cette période ils appartiennent l'un et l'autre, quoiqu'ils y représentent des générations académiques distinctes et bien que leurs carrières se soient déroulées selon des orbites bien différentes : toute celle du premier fut accomplie hors de Toulouse, d'abord entre les universités de Fribourg et Lausanne, puis au Collège de France, à Paris, alors que toute celle du second le fut à l'Université de Toulouse où il arriva comme un homme déjà mûri et qu'il ne quitta que pour de brèves périodes d'enseignement à l'étranger. De Jean Brunhes, originaire de Toulouse, né en 1869 et mort en 1930, la thèse sur *L'irrigation, ses conditions géographiques, ses modes et son organisation dans la Péninsule ibérique et dans l'Afrique du Nord* avait en effet été publiée dès 1902 et son œuvre eut ensuite très vite une audience nationale et internationale. Daniel Faucher, né en 1882 et mort en

1970, dont la thèse sur *Plaines et bassins du Rhône moyen* ne fut soutenue qu'en 1927, deux ans avant son installation à l'université de Toulouse, où il demeura désormais, appartient à la cohorte de professeurs qui installèrent l'enseignement de la géographie dans les facultés de province en en démarquant le champ face aux historiens qui en avaient assumé la charge jusque-là et sans renoncer pour autant à la géographie physique face aux naturalistes qui prétendaient parfois l'annexer aux départements de géologie des facultés des sciences. Quels que puissent être leurs mérites respectifs, aucun de ces deux géographes remarquables à Toulouse, ni Jean Brunhes, qui œuvra à établir la géographie française dans le champ international, ni Daniel Faucher, qui contribua en France à la faire reconnaître entre les sciences sociales, n'a eu l'occasion de s'attacher durablement à l'étude de la Russie ou de l'Union soviétique ; mais ni l'un ni l'autre ne s'en sont désintéressés.

En revanche, on a peut-être oublié trop tôt et trop vite un autre géographe, « un grand professeur, un savant, mais avant tout un homme qui a honoré la condition humaine »¹ : Georges Jorré. Né en 1899, disparu en 1956, cet universitaire appartient aussi, du fait de sa chronologie, de son cursus et de sa formation, comme du fait de ses méthodes, à l'époque classique de la géographie en France ; il fut, dès 1929, professeur au lycée de garçons de Toulouse et chargé de conférences de géographie à la Faculté des lettres de Toulouse, où il fut, plus tard, délégué dans les fonctions de maître de conférences et où il enseigna jusqu'à ses derniers jours. Est-ce attacher trop d'importance à l'accomplissement d'une thèse de doctorat d'État d'avancer que Jorré, d'avoir préparé la sienne sur la géographie agraire du Lauragais, s'était, bien plus que Brunhes lui-même et au moins autant que Faucher du fait de ses travaux, de ses publications d'intérêt régional et de son engagement du côté de la Résistance, définitivement lié à Toulouse, même si la mort l'empêcha d'y disputer avec un jury ? Ce qui entraîne qu'il a toute sa place ici aux côtés d'universitaires qui parcoururent tout le *cursus honorum* académique, c'est que Georges Jorré avait consacré une partie de son énergie, de son activité et de ses réflexions à la connaissance de l'espace russe et de l'Union soviétique avec des

1. Daniel Faucher, « Georges Jorré (1899-1956) », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, XXVII, 2, 1956. Mme Félix, « Le professeur Georges Jorré (1899-1956) », *L'Auta*, 600, novembre 1994.

résultats d'un intérêt largement suffisant pour qu'ils méritent d'être rappelés encore à un moment où les territoires et les peuples de Russie font l'expérience de crises dont la connaissance des antécédents peut nous aider à comprendre les développements actuels.

JEAN BRUNHES

Ce qui distingue Jean Brunhes des deux autres géographes évoqués avec lui, c'est qu'il avait pu, pendant l'été 1897, couvrir plusieurs itinéraires en Russie et en Finlande, laquelle faisait alors partie de l'empire russe : c'était à l'occasion de la réunion, à Saint-Pétersbourg, du VII^{ème} Congrès géologique international ; il avait pu, dès l'année suivante, rendre compte précisément dans les *Annales de Géographie* des travaux découverts et des observations amassées pendant cette réunion et il le fit en des termes qui, si mesurés soient-ils, laissent bien transparaître son enthousiasme². Le champ que Jean Brunhes avait alors pu couvrir était très étendu : plus de 20° en latitude, et diversement occupé. Outre des itinéraires assez serrés en Finlande méridionale, il en avait parcouru deux autres qui avaient été conçus à une échelle différente puisqu'ils se développaient sur plusieurs centaines de kilomètres : un « voyage à travers l'Oural » jusqu'au mont Sougomak, d'où « la vue s'étend tout droit et au loin sur la vaste plaine sibérienne », et une descente de la Volga, « de Nijni-Novgorod à Tsaritsyn », une navigation qui « offre de la Russie un incomparable « profil en long » et qui le conduisit, en empruntant ensuite le chemin de fer de Tsaritsyn jusqu'à Vladikavkaz, à de longues visites en Crimée et dans le Caucase dont il put observer les « deux extrémités », « dans les environs de Bakou et dans les environs de Kertch ». Les routes étaient là, sans doute, plus sûres qu'elles ne le sont de nos jours, mais point sans danger, puisqu'un accident au cours d'une longue excursion à l'Ararat coûta la vie à l'un des organisateurs du congrès.

Les lignes rédigées au retour de Russie par Jean Brunhes, alors professeur de géographie à l'Université de Fribourg, sont claires et évoquent bien, quelle que soit leur concision, la richesse des obser-

2. Jean Brunhes, « Le VII^e congrès géologique international », *Annales de géographie*, 1898.

vations recueillies et des documents collectés. Comparées aux relations faites à l'automne 1897, pour la Société géologique de France, par d'autres participants, ces pages témoignent à la fois de l'attention apportée par le géographe aux exposés de ses collègues et des regrets qu'il éprouve de ce que l'originalité géographique même entraînant que ses préoccupations ne puissent être satisfaites entièrement par un voyage dont il reconnaît qu'il fut fécond pour la géologie : la rive droite de la Volga, écrit-il, « n'était guère révélatrice de l'arrière-pays, des grandes régions cultivées ou des grandes steppes soupçonnées au-delà de ce premier plan : à vrai dire ce premier plan ne pouvait fournir que des indices inexacts ou erronés ». Ces réserves sous-entendent, d'une part, les observations qu'il avait faites sur une partie de cet « arrière-pays » durant le voyage en Oural et, d'autre part, les connaissances apportées par des lectures, à commencer par celles qui relevaient déjà d'une solide géographie moderne, telle que *L'Europe scandinave et russe*, cinquième volume de la Nouvelle géographie universelle par Élisée Reclus, qui avait été publié en 1880 : l'expérience du terrain consiste à découvrir et observer aussi bien qu'à réexaminer directement ce que d'autres avaient déjà observé ou exprimé ; la plupart des géographes reprennent alors à leur compte un précepte énoncé par Reclus dès ses années de formation : « voir la Terre, c'est l'étudier ». La neuvième et dernière page du compte-rendu de Jean Brunhes est de loin la plus importante. Les trois perspectives qu'il évoque là en conclusion reposent d'abord sur ses observations : différents faciès des associations forestières, différents types de steppes, différentes formes d'habitats et différentes organisations du peuplement, attestent d'abord de sa sensibilité aux composantes végétales des paysages qu'il a fréquentés pendant ce long voyage estival — voir, entre autres, sa mention de la quasi-omniprésence du sorbier des oiseleurs avec ses grappes de fruits rouges en sous-bois des forêts de résineux ou en lisière des peuplements de bouleaux. La densité de cette page, venant après les inventaires dressés dans les précédentes, témoigne ensuite de l'importance primordiale reconnue à l'expérience du terrain par rapport au travail de cabinet dans l'accomplissement par Jean Brunhes de son métier de géographe ; la formulation de ces conclusions annonce enfin la précocité conceptuelle des grands principes que Jean Brunhes réclama plus tard d'imposer à l'analyse et au raisonnement géographiques : un « principe d'activité » et un « principe de connexité ». En souli-

gnant, dans la perspective de l'activité, où nous sommes tentés aujourd'hui de reconnaître notre préoccupation des dynamiques, que « l'ancienne steppe herbeuse de la Russie », celle des sols de tchernoziom, « est aujourd'hui envahie par la culture », il suggère que les faits géographiques doivent être étudiés comme des faits en perpétuelle transformation, qu'il s'agisse de régression ou de progression. En évoquant dans une perspective de connexité les rapports entre les conditions naturelles et les types d'habitation ou entre les formes d'organisation urbaine et les groupes ou les types ethniques, il se démarque des explications déterministes, qui veulent s'inscrire plutôt dans des enchaînements de causalité ; il pourrait dès lors apparaître comme l'initiateur d'une démarche systématique dont les prémisses seraient dans le soin qu'il apporte, dès ce moment de sa carrière, au choix d'illustrations cartographiques ou photographiques qui soient démonstratives de corrélations diversement perceptibles selon les échelles de représentation.

Par la suite, tant le déroulement de sa carrière que l'histoire de l'Europe et du monde ont retenu Jean Brunhes de revoir la Russie ou d'observer l'Union soviétique. Quand il les a évoquées, pour nourrir un attendu ou illustrer un argument dans les ouvrages de sa maturité, notamment dans sa monumentale *Géographie humaine*, publiée pour la première fois en 1910³, deux ans avant son installation au Collège de France, ou bien il a dû emprunter des éléments factuels à la statistique ou à la bibliographie documentaire, ou bien il a choisi de revenir au terrain grâce à la couleur et à la vivacité de ses carnets de notes et des observations personnelles recueillies pendant les excursions de l'été 1897 : « il est une zone de la Russie moyenne où les essences forestières s'éparpillent, puis disparaissent pour faire place aux graminées qui font ces grandes nappes d'herbes au-dessous desquelles s'est formé et s'étend le riche *tchernoziom* (terre noire) ; là apparaît l'*isba* construite en terre séchée, en mottes de gazon ou de torchis, le tout souvent recouvert d'une couche éclatante de chaux »... La vivacité du ton tranche alors avec la sécheresse des commentaires des indicateurs statistiques. De la même façon et dans le même ouvrage, c'est clairement à des souvenirs de jeunesse qu'il avait eu recours pour expliquer comme à « Toulouse, la ville de briques, qui est construite sur les cailloutis quaternaires de la Garonne, la pierre qui

3. Jean Brunhes, *La géographie, essai de classification positive*, Paris, 1910.

a manqué pour la maison a manqué aussi pour la rue ; jusqu'aux progrès récents des moyens de transport, le « pavage » était fait à l'aide des galets arrondis du cailloutis quaternaire ».

DANIEL FAUCHER

De la Russie, Daniel Faucher n'eut aucune expérience directe et la géographie de la Russie n'est traitée dans son œuvre qu'à l'occasion de travaux qui relèvent de la géographie générale. Une note particulière qu'il publia en 1934 dans les *Annales de Géographie* et qui touche la Russie, puisqu'elle porte sur « Le commerce des peaux d'astrakan », apparaît donc comme une exception dans son abondante bibliographie⁴. Concise — trente-huit lignes, quelques centaines de mots, dont deux douzaines de toponymes — cette note ne visait qu'à mettre à la disposition de la corporation des géographes le contenu d'une étude de trois pages parue deux ans plus tôt dans un périodique professionnel, *L'Union ovine*. Il faut sans doute voir dans cette reprise le geste d'un professeur soucieux d'élargir l'information de ses collègues et de leurs étudiants et l'écho des activités ordinaires d'un géographe devenu toulousain et qui semble avoir été vivement touché de relever dès 1930 à Mazamet, mais à propos de délainage et non de fourrures, « un des plus beaux exemples qu'on puisse donner en France de persévérante énergie, d'audace et de méthode »⁵. Faute d'une expérience directe, Daniel Faucher qui fut un excellent connaisseur du couloir rhodanien et des versants qui en sont tributaires, puis un expert érudit du Bassin aquitain et de ses marges, et qui avait acquis une pratique de la Péninsule ibérique aussi riche que les souvenirs qu'il avait conservés d'un séjour aux armées en Macédoine d'Égée, ne pouvait donc, à propos de la Russie, pratiquer qu'une géographie de cabinet. Mais les résultats de ses analyses et de ses réflexions, tels qu'il a pu les exposer, d'abord, dans sa *Géographie agraire*, en 1949, puis dans *Le Paysan et la Machine*, en 1954, attestent de la qualité de son métier qui se lit tant dans l'efficacité de son expres-

4. Daniel Faucher, « Le commerce des peaux d'astrakan », *Annales de géographie*, 1934.

5. Daniel Faucher, « L'activité commerciale et industrielle de Mazamet », *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, I, 3, 1930.

sion que dans l'étendue de son information ; et si l'on veut bien, près d'un demi-siècle plus tard, les replacer dans le long terme ou les situer à petite échelle, ils conservent beaucoup d'intérêt.

Les exposés de Daniel Faucher relatifs à l'agriculture en Union soviétique sont donc largement tributaires de ses lectures et il est intéressant d'envisager comment sa base documentaire a évolué entre le moment de sa *Géographie agraire* — dont le principe était d'établir une typologie des cultures elles-mêmes, des façons culturales et de l'organisation du travail qui les accompagne, des productions et de leurs filières — et celui du *Paysan et la Machine*, qui est un essai sur les transformations des allures et du sens du travail agricole que la mécanisation des façons culturales a entraînées ; l'examen du sens du travail agricole et des conditions politiques de son organisation montre aussi que la réflexion de Daniel Faucher intéresse, dans le second ouvrage, un champ devenu plus large.

La maturation de la *Géographie agraire*, née d'un cours professé à Lisbonne en 1935, fut progressive et nourrie, pour ce qui a trait au domaine russe, des textes qu'il a pu lire et qui furent publiés pour la plupart pendant l'élaboration même de son ouvrage. La liste des textes dont Daniel Faucher signale ce qu'il leur doit est assez longue. Il peut s'agir d'actualités : de même qu'il emprunte une image de moisson mécanisée assez banale à une agence de presse, de même cite-t-il un article publié en janvier 1946 par un journaliste des *Izvestia*, J. Benediktov, et repris quelques semaines plus tard, au Secrétariat d'État à l'Information, par *Articles et Documents*. Mais il s'agit presque toujours de travaux académiques : publications de savants russes tels le géographe Mikhaïlov (1936) et l'agronome et pépiniériste Mitchourine qui étaient accessibles en langue française, œuvres d'observateurs britanniques, tels Strong (1930) et Beauchamp (1930), qui ont pris en compte les transformations de la nouvelle Russie un peu plus tôt que les Français, travaux des géographes Alfred Fichelle (1946) et Pierre George (1945) qui avaient pu, entre les deux guerres, recouper certains des itinéraires de Jean Brunhes. Et il faut mettre à part les travaux de George Jorré (1946) et de Pierre Péchoux (1940-1941) : sans avoir voyagé en Russie, ces deux auteurs disposaient l'un et l'autre d'une connaissance suffisante de la langue russe pour accéder directement aux travaux de première main et à la documentation de base

d'intérêt géographique ; Daniel Faucher mentionne d'ailleurs le travail du second⁶ comme sa référence principale sur le point de la « révolution industrielle » de l'agriculture russe qui lui paraît, en 1949, le fait le plus important.

Les conclusions de la *Géographie agraire* à propos des transformations de l'agriculture en Russie et de leurs enseignements méritent que l'on s'y arrête, ne serait-ce que parce qu'elles illustrent l'attraction exercée alors par l'expérience soviétique et certaines des illusions qu'elle a pu entretenir dans un monde qui ne s'était pas révélé plus capable d'assurer une équitable répartition des richesses que d'éviter à l'humanité les ravages d'une tourmente fasciste et raciste. « La transformation du régime agraire et l'entrée en masse des paysans dans les sovkhoz et les kolkhoz » ont, écrit Daniel Faucher au terme d'un chapitre qu'il a mené de l'intensification par les assolements à l'émergence de « l'agriculture scientifique », entraîné que « la terre a été revalorisée comme le travail. La collectivisation a fait entrer l'agriculture russe dans le cadre des agricultures les plus scientifiquement conduites. Elle est devenue le champ d'activité de centaines de milliers de techniciens et d'agronomes à qui est laissée « une marge de liberté » où peut s'exercer leur initiative. Celle de l'ouvrier sovkhozien ou kolkhozien, travaillant en équipes ou en brigades, n'est peut être pas entourée de conditions aussi favorables ; du moins travaille-t-il avec cœur, presque toujours, semble-t-il, dans la joie. Ainsi se dessine en URSS une nouvelle géographie agricole... Cette transformation n'est qu'un des aspects de la révolution scientifique qui bouleverse peu à peu toutes les pratiques de l'agriculture. Celle-ci passe progressivement du stade où l'exploitant est tout, à celui où la machine commande à son activité et à ses initiatives »⁷. Dans sa conclusion générale, qui est aujourd'hui d'autant plus exposée à la critique qu'il s'y était écarté du thème de la « technique » en envisageant des matières qui touchent à la « psychologie paysanne » ou qui relèvent d'un « problème politique »⁸, Daniel Faucher était revenu sur kolkhozes et sovkhozes pour souligner que « travail et profit individuels y sont subordonnés à ceux de la nation par la forme

6. Pierre Péchoux, « L'agriculture russe et les machines », *Annales de géographie*, 1940-1941.

7. Daniel Faucher, *Géographie agraire*, op. cit., pp.130-131.

8. *Ibid.*, p. 347.

même de l'exploitation. Le paysan fait corps avec le groupe, le groupe avec le domaine et son équipement. (...) On peut croire que ce collectivisme agraire est spécifiquement russe, même s'il se réfère aux doctrines générales du socialisme. Mais il ne se peut pas qu'il ne devienne à son tour facteur de transformation du monde agricole. Il est l'un des pôles extrêmes vers lesquels se trouvent (*sic*) aujourd'hui attirée la majorité des travailleurs des champs »⁹. Souvenons nous simplement qu'au moment où ces phrases étaient publiées, on prenait conscience en France de ce que l'émiettement des propriétés et des exploitations agricoles et leur faible taux de mécanisation représentaient, pour toute l'économie nationale, un handicap d'autant plus difficile à surmonter que les capacités d'investissement étaient limitées du fait des tâches de la reconstruction au sortir de la guerre : la voie du coopérativisme paraissait alors la plus recommandable pour diffuser les moyens d'une agriculture scientifique et mécanisée et pour utiliser au mieux les capacités de la main-d'œuvre ou la redistribuer. Daniel Faucher écrivait à l'époque où la planification était reconnue comme une ardente obligation.

Les bases du chapitre consacré à la Russie dans la troisième partie de son essai sur *Le Paysan et la Machine*, « Le tracteur au service de la révolution sociale : l'exemple de l'URSS », sont, à peu de chose près, les mêmes que celles utilisées pour la *Géographie agraire* : des vues de déchaumage conduit avec une charrue à disques et de ramassage mécanisé du coton remplacent l'image de moisson des céréales ; la mention du tome V de la *Géographie universelle* consacré à la Russie (1932)¹⁰ est ajoutée, peut-être parce que l'exposé ne vise pas le seul public des géographes ; la liste des ouvrages géographiques est actualisée pour tenir compte tant des publications récentes ou récemment traduites : un dossier spécialisé publié par la Documentation française (*NED 1602*, 1952), des livres de Pierre George (1947), Balzak *et al.* (1949), Bettelheim (1950) et Leimbach (1950), que de travaux que la guerre et ses suites n'avaient pas permis de lire plus tôt dans les langues d'origine : Hubbard (1939), Anissimov (1949), Prokopovicz (1952) ; de la masse augmentée des articles qu'il a lus Daniel Faucher assure que « beaucoup sont entachés de partialité, dans un sens ou dans un

9. *Ibid.*, p. 347.

10. P. Camena d'Almeida, *États de la Baltique. Russie*, Paris, Armand Colin, 1932.

autre », ce qui ne le retient ni de citer un texte signé de J. Staline publié en 1952 dans le cadre du XIX^{ème} congrès du PCUS ni d'ajouter *in extremis* à son travail, comme un post-scriptum, un *motu proprio* de N. Khrouchtchev présenté au comité central du PCUS à l'automne 1953 ; mais, face au « retournement » qu'il déchiffre d'un document à l'autre, ce qui le pousse à remarquer « que tout ne va pas pour le mieux « dans l'agriculture la plus grande et la plus mécanisée du monde », il tient à redire quelle est sa dette vis-à-vis d'un article qu'il avait utilisé déjà pour son précédent travail¹¹, ce qui signale à tout le moins la lenteur du progrès dans l'ordre des sciences humaines.

À propos de l'agriculture russe, les attendus exposés dans *Le Paysan et la Machine* reconnaissent que la planification de la production et l'introduction massive des machines doivent presque tout aux décrets du pouvoir et au fait que le parti communiste a brisé toutes les résistances ; les conclusions qui sont ensuite avancées paraissent moins empreintes d'optimisme que celles que contenait la *Géographie agraire*. Après avoir envisagé les progrès et les vicissitudes des productions et des rendements et souligné la faible productivité des travailleurs, Daniel Faucher reconnaît, après Charles Bettelheim, que « le niveau technique atteint par l'agriculture soviétique est tel que cette technique ne permet plus que l'exploitation collective »¹², ce qui serait partiellement confirmé par les difficultés éprouvées aujourd'hui dans les républiques baltes rendues à l'indépendance où se trouve engagé un processus de restauration d'agricultures familiales qui avaient commencé d'exister depuis les réformes de Stolypine jusqu'au pacte germano-soviétique. Cependant c'est son expérience directe des sociétés paysannes qui inspire les réflexions très réservées de Daniel Faucher à propos de la paysannerie elle même quand il signale « les travailleurs agricoles... arrachés à leurs villages, à leurs hameaux, à leurs habitudes de vie en contact direct avec la terre qu'ils cultivent... »¹³ et quand il constate que « la société paysanne se trouve en quelque sorte coupée en deux : d'un côté le petit nombre des initiés, une sorte d'*intelligentsia* agricole, de l'autre, des travailleurs plus ou

11. Cf. note 6, *supra*.

12. Charles Bettelheim, « L'économie soviétique », in Gaétan Pirou, *Traité d'économie politique*, Paris, 1950.

13. Daniel Faucher, *Le Paysan et la machine*, p. 207.

moins passifs... »¹⁴. « En URSS comme aux États-Unis », remarque-t-il pour terminer, « subsiste une sorte de prolétariat rural, c'est-à-dire des hommes à qui l'on demande la force de leurs bras plus que la vigueur de leur esprit »¹⁵. Il paraît clair que ces réflexions sont notamment inspirées par les discussions qui étaient alors engagées en Union soviétique sur le projet de concentration des kolkhozes, des sovkhozes, de leur population et de leurs moyens de travail dans des unités de production bien plus vastes, les agrovilles, destinées à devenir selon leurs zélotes « l'expression la plus riche de substance du collectivisme agraire »¹⁶.

D'un livre à l'autre, l'évolution de la position de Daniel Faucher est donc sensible et ce n'est sans doute pas forcer la note d'inférer que s'il rappelle « que sans la profonde transformation de l'agriculture, l'industrialisation de l'U.R.S.S. n'aurait pas pu être poussée au degré où elle l'a été »¹⁷, c'est qu'il est sur la piste de manifestations de dysfonctionnements qui pourraient avoir un retentissement négatif sur la société agraire et sur l'économie agricole. L'évolution de sa position tient d'abord à l'analyse des documents dont il disposait et qu'il était à même de replacer dans les divers plans d'un vaste champ de comparaisons qui débordent d'ailleurs les limites de l'agriculture ; cela tient aussi à ce qu'il ne s'agit plus désormais, à propos de l'agriculture développée en Russie, de description ou d'inventaire raisonné : elle est devenue l'objet d'un débat multiple où le spécialiste du monde agraire ne peut faire cavalier seul. Et, si l'on tient compte que Daniel Faucher fait appel pour se déterminer aux réflexions de Charles Bettelheim, de Jean Fourastié, de Georges Friedmann, on peut douter que le terrain, s'il l'avait abordé comme avait pu le faire Jean Brunhes, lui aurait apporté des arguments décisifs : on sait d'ailleurs, depuis Catherine II et Potemkine, ce que la revue de terrain peut avoir d'illusoire. Quelques mois après la publication du *Paysan et la machine*, où il avait déjà noté qu'en Union soviétique, « après vingt-cinq ans de collectivisation, le vieil esprit paysan a reparu »¹⁸, Daniel Faucher eut l'occasion de revenir, dans une conférence donnée en mars 1955 à la Société d'agriculture de la Haute-Garonne sur des

14. *Ibid.*, p. 208.

15. *Ibid.*, p. 262.

16. *Ibid.*, p. 207.

17. *Ibid.*, p. 199.

18. *Ibid.*, p. 208.

interrogations qui restaient ouvertes : *Où en est l'agriculture en U.R.S.S. ?* ; après un exposé très équilibré, où il examine les données statistiques qu'« il paraît assez vain de chicaner » et où il se démarque aisément des détracteurs simplistes des efforts accomplis en Union soviétique, il déclare « se demander si la crise actuelle de l'agriculture russe ne provient pas en fait des tendances profondes de toute paysannerie et d'une sorte de sourde résistance à la collectivisation »¹⁹. Quelques saisons plus tard, la jacquerie polonaise contre la collectivisation des terres apporta à Daniel Faucher des arguments supplémentaires pour consolider les doutes qu'il avait exprimés quant à l'intérêt du collectivisme poursuivi pour lui-même sans qu'il lui fût nécessaire de renoncer à ses convictions durables quant aux effets de la mécanisation et du machinisme.

GEORGES JORRÉ

Le cas de Georges Jorré est plus classique. C'est celui d'un universitaire qui, bien formé au métier de géographe, ce qu'il devait aux enseignements de Raoul Blanchard au lendemain de la Première Guerre mondiale, disposait aussi d'une solide culture historique. À cela Jorré ajouta une maîtrise de la langue russe suffisante non seulement pour lire rapidement quantité de textes dont il avait su distinguer l'intérêt mais pour convaincre aussi divers correspondants de lui procurer des publications qui ne parvenaient parfois qu'avec difficulté dans nos bibliothèques.

Cette maîtrise du russe et son intimité avec la culture russe lui permettent de citer Dostoïevski, Gogol, Lermontov, Pouchkine, Tourgueniev ou d'évoquer Tolstoï avant autant de facilité et d'à-propos qu'il cite Gide, Massis, de Monzie, l'*Almanach de Gotha* et d'anciens voyageurs à l'appui de ses exposés. Elles sont illustrées aussi par la préciosité qu'il affecte parfois : il conseille ainsi d'écrire *Ariol* plutôt qu'*Orel* pour mieux reproduire « la vraie prononciation », il se plaît à souligner qu'il ne faudrait pas imaginer que *Kitaï Gorod* évoque un faubourg chinois à Moscou, puisque

19. Daniel Faucher, « Où en est l'agriculture en U.R.S.S. ? », in Daniel Faucher, *La vie rurale vue par un géographe*, Toulouse, Institut de géographie de la Faculté des Lettres, 1962.

que *kitai* est un mot tatar qui désigne une forteresse, il choisit d'écrire *izby* plutôt qu'*isbas* et il tient à transcrire quantité d'appellations vernaculaires de végétaux qu'il cite pour compléter la présentation soignée et vivante qu'il fait des paysages. Mais sa pratique d'une immense bibliothèque est surtout attestée à la fois par l'importance de l'appareil bibliographique russe ou soviétique auquel, sans négliger les travaux en allemand, en anglais ou en américain, en français et en italien, il donne la vedette dans le vaste chapitre bibliographique remarquablement architecturé qui introduit plutôt qu'il ne termine son grand ouvrage *L'U.R.S.S.* ; cette pratique assidue et attentive est confirmée par le nombre de notes de lectures qu'il publia dans l'espace d'une quinzaine d'années dans les *Annales de Géographie* et dans la *Revue de géographie alpine*. De ces notes la diversité est telle, portant sur des montagnes du Pamir ou de la Djourgarie, sur l'Oural et ses glaciers, sur le relief de la Sibérie ou celui des steppes de l'Asie centrale, sur la limite septentrionale de la forêt, sur l'usage du chien dans l'Extrême-Nord ou sur certaines faiblesses du réseau des transports, qu'on le soupçonnerait, d'autant que son expression est rarement dénuée d'humour, de se complaire dans un certain exotisme ; mais ce serait négliger que ces notes très construites étaient publiées dans deux périodiques de premier plan et qu'elles se fondaient sur des travaux originaux dont la lecture n'était pas dépourvue de difficultés.

En fait, Georges Jorré avait, d'une part, entrepris de bâtir, à propos de territoires dont la diversité le fascinait autant que l'expérience de transformation sociale et économique qui y était conduite et dont l'intention affichée était plus claire que les méthodes mises en œuvre pour atteindre ses objectifs, un corpus documentaire étendu à partir de travaux originaux et peu fréquentés ; et il choisissait ce faisant d'attirer l'attention d'autres géographes sur quelques points qui lui paraissaient, au-delà du paradoxe, révélateurs de vrais problèmes géographiques et qui n'avaient pu être traités dans le volume de la *Géographie universelle* rédigé par Camena d'Almeida²⁰. Ainsi de la question du chien de trait qui, quoique marginale, est inévitablement posée dans une économie soviétique entièrement administrée : l'élevage de l'animal est un des éléments constitutifs d'un genre de vie, pour reprendre une expression que

20. Cf. note 10, *supra*.

Jorré n'utilisait guère, bien qu'elle ait survécu chez plusieurs de ses contemporains à la disparition de Vidal de la Blache, qui l'avait formulée ; la bête reste d'une utilité irremplaçable, à la fois pour la chasse, l'élevage et certains transports ; mais le coût de son utilisation, si on l'analyse, paraît en général excéder le rapport qu'on peut en attendre²¹... De cette note de lecture consacrée au chien de trait, on retrouve la trace, en quelques mots, aux pages 192 et 250 de sa géographie de l'Union soviétique.

Car c'est à partir de ce vaste ensemble documentaire que Jorré a très sûrement construit *L'U.R.S.S.*, un ouvrage géographique de belle ampleur dont la lecture impressionne encore aujourd'hui tant par son équilibre que par l'abondance des détails qui y sont organisés. Ce livre participe certes des habitudes de son temps : *L'U.R.S.S. La terre et les hommes*, l'espace, la population et ses activités... La présentation du « milieu physique », puisée aux sources les plus modernes, occupe dans le chapitre initial de son ouvrage à peu près le cinquième du volume d'ensemble et elle est immédiatement suivie d'un chapitre historique dont la construction répond à des soucis que l'on qualifierait aisément aujourd'hui de géopolitiques dans la mesure où ils posent inévitablement la question des rapports entre les peuples slaves et les autres et où ils envisagent les problèmes de la pénétration et du contrôle d'une partie de l'Asie par les Russes. Ce chapitre historique présente quelques intérêts supplémentaires : il vérifie que, même s'agissant du cadre d'une expérience « révolutionnaire » et de son cours, la géographie de l'Union soviétique ne peut être simplement arrimée au seul présent ; et il démontre la liberté d'expression et de jugement qui est celle de Georges Jorré quand il s'agit de rendre compte plus loin de l'activité des institutions intégratrices soviétiques et de l'activisme de leurs cadres. Ce chapitre illustre aussi la perspicacité et la clairvoyance synthétique de Georges Jorré à propos de questions centrales parce qu'elles touchent aux rapports entre nations et territoires. « Les Soviets, écrit-il, ont résolu tout autrement que le tsarisme le problème de la diversité raciale, religieuse et linguistique, et celui de l'inégalité des peuples... Il ne s'agit pas de développer les mouvements séparatistes : le Kremlin n'en veut à aucun prix... Cultiver les

21. Georges Jorré, « Le chien de trait dans l'extrême-nord soviétique », *Annales de géographie*, 1934.

nationalismes n'était pas seulement un acte de justice, mais aussi de sagesse : se faire bien voir des allogènes était à ses yeux le meilleur moyen de faciliter la pénétration chez eux de la doctrine communiste, et, pour lui, tout était là »²². Ce serait trop simpliste, en cette fin de siècle et devant les décombres de l'Union soviétique où diverses nations, plusieurs conglomérats d'intérêts économiques et de nombreux groupes de prédateurs avec leurs réseaux de clientèles tentent de se partager les territoires, les flux de richesses et les pouvoirs, d'avancer que Jorré s'était bercé d'illusions jacobines ; il suffit de reconnaître, d'une part, qu'il lisait l'effort de construction de l'Union soviétique dans la perspective de la construction d'un État russe unitaire commencée dès Pierre le Grand et, d'autre part, qu'il situait l'ambition d'une citoyenneté à édifier bien au dessus de la préservation des particularismes de nationalités héritées.

La quatrième partie aurait pu être la moins originale. Consacrée aux divisions en « grandes régions naturelles de l'U.R.S.S. », elle couvre près de la moitié de l'ensemble et reste inévitablement marquée par un modèle qui transparait déjà dans les observations faites en 1897 par Jean Brunhes : prééminence des paramètres climatiques ou biogéographiques, mais reconnaissance des effets de l'anthropisation, notamment quand il s'agit de l'examen des marges forestières. Cependant dans ce parcours, dont on aimerait retrouver la vivacité et la clarté lumineuse dans plusieurs des géographies postérieures, Jorré tient à se démarquer de certains partis arrêtés dans la *Géographie universelle* par Camena d'Almeida, son prédécesseur, en qui il reconnaît un maître ; au-delà de son érudition, largement nourrie par ses nombreuses lectures, de telles entorses manifestent la manière magistrale dont il conduit son exposé à travers ce qu'il emprunte à ses fournisseurs, puisqu'il paraît bien qu'il s'agit là, exclusivement, d'une géographie de cabinet, ou, si l'on veut, de peinture de chevalet... Mais, après tout, Élisée Reclus lui même n'avait-il pas reconnu tout ce que sa géographie du monde russe devait aux informations que lui avait transmis Kropotkine ? L'originalité et la nouveauté de l'analyse géographique de l'espace russe par Georges Jorré tiennent au choix d'une perspective qui met en valeur l'importance décisive de l'Asie — pays du Caucase et de Transcaucasie, Asie centrale et ensemble de la

22. Georges Jorré, *L'U.R.S.S.*, p. 126.

Sibérie — pour la construction d'un empire moderne, alors que beaucoup de ses prédécesseurs n'interprétaient ces territoires que comme des marches subordonnées ou des marges accessoires ; cela l'a peut être conduit à se méprendre sur le sens de transferts massifs vers l'Est de populations extirpées des plaines de la Volga ou des confins baltes, mais cela explique que son livre soit une des rares géographies citées en 1971 par André Blanc et Henri Chambre, *L'U.R.S.S.*, volume 18 de la collection Magellan, que ses auteurs présentaient comme « le fruit d'un effort de synthèse entre deux conceptions qui se rapprochent : la géographie régionale et l'économie spatiale ».

On pourrait aborder avec une méfiance rétrospective la centaine de pages de la troisième partie : « D'une économie retardée à une économie révolutionnaire » ; on pourrait y chicaner à propos de quantité de détails, qu'il s'agisse de l'évaluation du potentiel énergétique ou de la médiocre disposition de la Russie à jamais disposer d'une flotte marchande considérable... Mieux vaut prendre cette partie pour ce qu'elle est : un exposé rédigé pour l'essentiel avant la Seconde Guerre mondiale mais soigneusement relu et aménagé après l'hiver 1944-1945 et y reconnaître avec quelle liberté, ou quelle indépendance de jugement, Georges Jorré y envisageait les mutations économiques. En effet, il ne dissimule pas que pour « que cette prodigieuse transformation (fût) accomplie », « pour faire de l'ex-empire russe une Eurasie », pour « oublier qu'il y eut naguère une Russie d'Europe et une Russie d'Asie » et pour en arriver à distinguer quelques grandes régions individualisées « de plus en plus par l'action de l'homme sur le milieu », il fallut « organiser l'un des régimes totalitaires les plus pesants que le monde ait jamais connus ». Ses analyses lucides lui avaient permis de prendre, à travers les dernières statistiques disponibles, la mesure du rapide dépeuplement signalé après la NEP dans plusieurs campagnes d'Ukraine, « l'un des pays les plus favorisés d'Europe », dont il soulignait l'importance dans l'économie agricole de l'Union ; mais il attribuait ce phénomène à l'exode rural appelé par la croissance urbaine et industrielle, alors que, cinquante ou soixante ans plus tard, on peut interpréter cette catastrophe comme l'effet des disettes endurées par les paysans et de la liquidation de la classe des propriétaires ruraux. Cependant, l'emploi par Georges Jorré de l'adjectif *totalitaire*, dont l'apparition ne remonte qu'au début des années trente et dont les occurrences chez les géographes

de son époque sont rarissimes, paraît significative : prendre la mesure des résultats obtenus et les situer dans le contexte dramatique des années de guerre ne l'a pas retenu de porter un jugement d'ensemble sur le régime. On peut, à ce propos, comparer son attitude à celle d'un autre géographe, Alfred Fichelle, chez qui je m'étais plu à souligner que l'on pouvait noter l'usage alors très rare en France de l'expression *géo-politique*²³ ; « La N.E.P. ou nouvelle politique économique préconisée par Lénine », écrivait Fichelle, « ne pouvait être qu'un expédient temporaire, mais la question était d'une telle importance qu'il fallut, avec un retard assez appréciable, recourir à la réorganisation fondamentale de l'économie agricole et procéder à la socialisation rurale... Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de raconter ici les péripéties parfois douloureuses de cette transformation fondamentale de l'économie agricole »²⁴. En écrivant qu'il fallut « organiser l'un des régimes totalitaires les plus pesants que le monde ait jamais connus », en notant que, de ce fait, « un terrible mépris de la vie humaine régna, qui meurtrit nombre de consciences », Georges Jorré a choisi d'engager son jugement bien au-delà de ses contemporains qui remettaient à plus tard le récit de « péripéties parfois douloureuses ». L'enquête sur le terrain lui aurait-elle permis de franchir mieux le miroir des statistiques ?

« Ainsi s'achève, écrit Georges Jorré à l'orée de sa conclusion, notre voyage »... L'image est ambiguë. Chacune des pages qu'il a écrites démontre le volume et la qualité de ce qu'il a réuni et parcouru dans sa bibliothèque. Mais je ne suis pas encore parvenu à m'assurer que Georges Jorré ait jamais visité l'Union soviétique²⁵ — pas plus que je n'ai réussi à découvrir l'origine d'une brève citation qu'il fait de Daniel Faucher à propos de la paysannerie russe²⁶. Mais son beau livre, un livre qui nous semble, aujourd'hui

23. Pierre-Yves Péchoux, « La Lituanie post-soviétique : nation, territoire, mutation économique », *Bulletin de l'Association de géographes français*, 1998, 1, p. 67.

24. Alfred Fichelle, *Géographie physique et économique de l'U.R.S.S.*, Paris, Payot, 1946 (Bibliothèque géographique).

25. Je suis maintenant assuré, grâce à la fille de Georges Jorré, Madame M. Fr. Félix-Jorré, qu'il n'a jamais visité la Russie ni l'Extrême-Orient soviétique (P.-Y. P., décembre 1998).

26. Georges Jorré, *L'U.R.S.S.*, p. 236 : « L'homme des champs, avec son expérience, son respect des traditions, sa méfiance en face des nouveautés, ses réactions et ses goûts personnels, sa volonté de faire à son idée, ne compte plus guère dans ce système : " il doit uniformément se plier à un mot d'ordre extérieur " (D. Faucher) ».

encore, si proche de son terrain, un des très bons livres de la géographie française, suffirait à démontrer que souvent la lecture dit tout.

L'intérêt de ce livre de Georges Jorré avait d'ailleurs rapidement retenu l'attention des géographes britanniques aussi bien qu'allemands. Alors qu'un projet de traduction en langue allemande ne semble pas avoir eu de suite, l'ouvrage de Jorré fut traduit en langue anglaise sous un titre calqué sur son titre français : *The Soviet Union, the Land and its People*, et il fut publié à plusieurs reprises en Angleterre de 1950 à 1968 dans une collection de « Geographies for advanced studies » rassemblée chez l'éditeur longonien Longmans : réimpressions en 1952, 1955 et 1957 ; une seconde édition, *revised*, fut encore publiée en 1961 et réimprimée en 1967 et 1968 ; une telle longévité représente un cas assez rare outre-Manche pour un ouvrage académique d'origine continentale.

Plusieurs dizaines d'années après et alors que les rapports de puissances dans le monde se trouvant profondément changés les perspectives des observateurs sont elles mêmes radicalement modifiées, il arrive que l'on adresse aux géographes qui ont voulu étudier l'Union soviétique le même genre de reproche qu'adressait, voilà un demi-siècle, Jorge Semprun à l'un de ses anciens professeurs de philosophie. À ce professeur, Semprun reprochait d'avoir proposé la vision « d'un monde idéal et immobile, flottant au-dessus de la sanglante mêlée de l'histoire »²⁷. Quelles que fussent les difficultés d'observation qu'ils aient éprouvées à propos de l'Union soviétique, ni Georges Jorré ni Daniel Faucher n'ont manqué d'intérêt pour le monde réel : leurs analyses géographiques portent la marque de leur souci du contexte historique. Qui voudrait les relire aujourd'hui gagnerait sans doute à se souvenir des réflexions du même Jorge Semprun : « il faut dire que le comportement des Russes à Buchenwald était une énigme pour nous. Qu'il était problématique du moins. Nous ne pouvions pas comprendre que ces jeunes voyous, pleins de vitalité individualiste et cruelle — pour la plupart d'entre eux en tout cas —, fussent les représentants authentiques d'une société nouvelle. Il nous avait fallu construire

27. Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 101.

un système d'explication tarabiscoté, compte tenu du fait qu'il n'était pas question de changer la prémisse ; la société soviétique devait forcément être une société nouvelle, tel était le point de départ : figure de rhétorique imposée »²⁸. Le recours à cette « figure de rhétorique » me paraît aujourd'hui marquer plus les exposés de Faucher que ceux de Jorré, ce qui tient peut être à ce que les architectures de leurs arguments relatifs au problème russe sont différentes. « Sans entrer dans le détail, on peut affirmer », nous assure Daniel Faucher, « que l'agriculture russe était regardée alors comme une des plus arriérées de l'Europe. [...] Si les produits agricoles de la Russie participaient au commerce mondial, c'était au détriment des classes travailleuses... »²⁹ ; puis il poursuit en notant que « l'accroissement de la production agricole a donc été une pressante nécessité » et que « le bilan est d'ailleurs impressionnant »³⁰. À partir des mêmes prémisses, les conclusions de Georges Jorré sont, quoique bien antérieures, un peu plus nuancées : « il est certain que (l'agriculture) accuse un progrès d'ensemble. N'en déduisons pas que tout va bien... les rendements restent en général insuffisants : leurs progrès sont faibles et lents »³¹. Mais l'un et l'autre, Faucher et Jorré, approchaient vraisemblablement d'une conclusion analogue à la formule dont Jorge Semprun usa à propos des « jeunes barbares russes de Buchenwald » : « Ils n'étaient que les scories de cette nouvelle société : les déchets d'un archaïsme rural non encore saisi ni transformé par le mouvement modernisateur de la révolution »³² ; car, à l'époque où ils réfléchissaient et écrivaient, bien rares étaient ceux qui pouvaient douter de la réalité du mouvement du monde soviétique vers une modernité assimilée à un progrès.

BIBLIOGRAPHIE

BRUNHES, Jean. *La géographie, essai de classification positive*, Paris, Félix Alcan, 1910.

28. Id., *ibid.*, p. 79.

29. Daniel Faucher, « Où en est l'agriculture en URSS ? », *op. cit.*, note 19, *supra*, p. 303.

30. Id. *ibid.*, p. 306.

31. Georges Jorré, *L'URSS*, *op. cit.*, pp. 156-158.

32. Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, *op. cit.*, p. 79.

BRUNHES, Jean. *La géographie humaine*. Édition abrégée mise au point par M. Jean-Brunhes Delamarre et Pierre Deffontaines, Paris, PUF, 1947.

FAUCHER, Daniel. *Géographie agraire. Types de cultures*, Paris, M. Th. Génin, 1949 (Géographie économique et sociale publiée sous la direction de A. Cholley).

FAUCHER, Daniel. *Le Paysan et la machine*, Paris, Minuit, 1954 (L'homme et la machine, collection dirigée par Georges Friedmann).

JORRÉ, Georges. *L'U.R.S.S., la terre et les hommes*, Paris, SEFI, 1946 (Géographie du monde, collection publiée sous la direction de Aimé Perpillou).

JORRÉ, Georges. *The Soviet Union. The Land and its people*, Londres, Longmans, Green & co. Ltd, 1950 (Geographies for advanced study, collection publiée sous la direction du professeur S.H. Beaver).